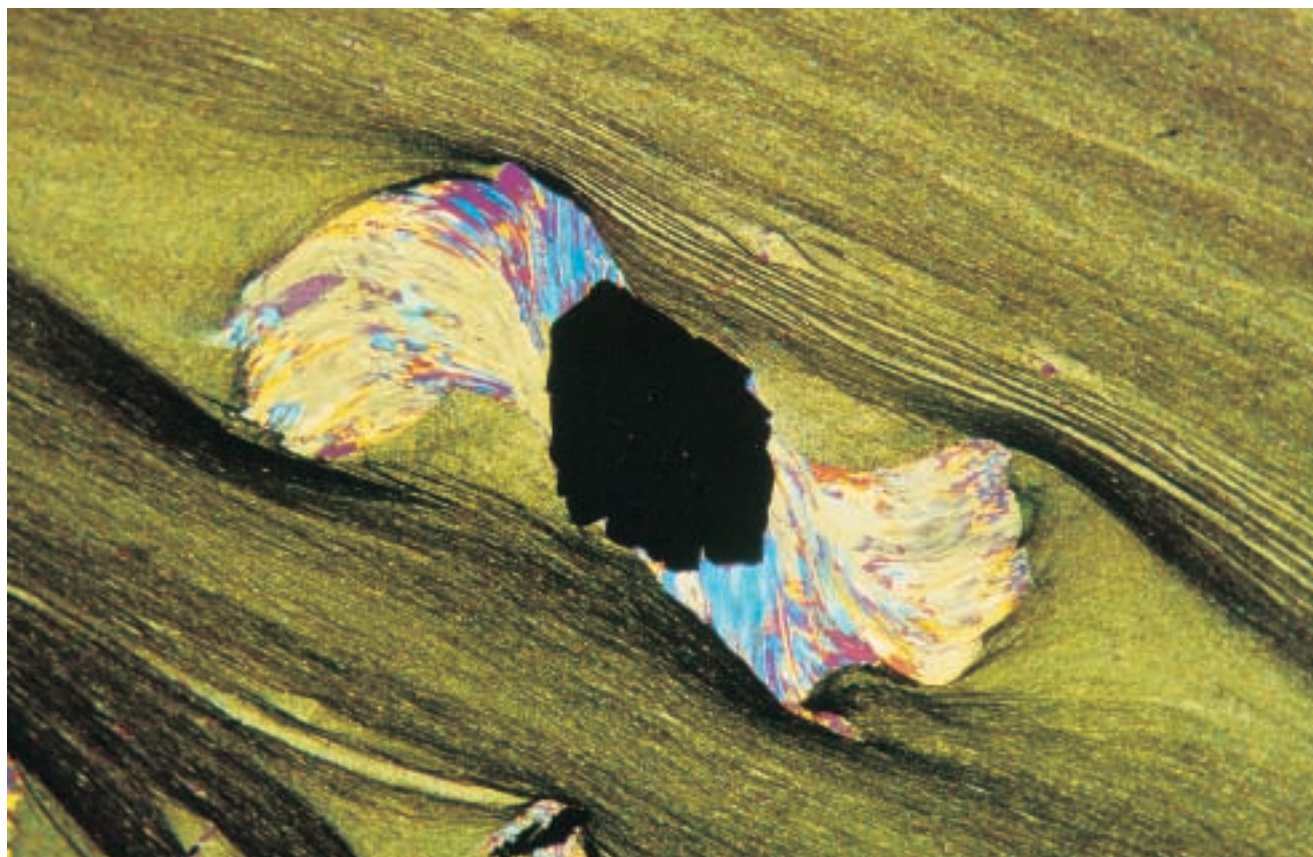




2. Lame mince d'une ardoise contenant des grains de pyrite entourés de cristallisations fibreuses (de quartz et calcite) qui soulignent l'étiement de la roche.



3. Agrandissement d'un grain de pyrite avec ses queues de cristallisation.

Histoire

L'art juif

Gabrielle Sed-Rajna, avec la collaboration de Ziva Amishai-Maisels, Dominique Jarrassé, Rudolf Klein et Ronny Reich. Éditions Citadelles et Mazenod, Paris, 1995.

Le *Décalogue* (les «dix commandements» bibliques), qui figurent au chapitre XX de l'*Exode* et au chapitre V du *Deutéronome* – en termes identiques –, comporte notamment les interdictions suivantes :

«Je suis Yahvé, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude.

«Tu n'auras pas d'autres dieux devant moi.

«Tu ne te feras aucune image sculptée, rien qui ressemble à ce qui est dans les cieux, là-haut, ou sur la terre, ici-bas, ou dans les eaux, au-dessous de la terre.

«Tu ne te prosterner pas devant ces dieux [littéralement : «devant eux»] et tu ne les serviras pas, car moi Yahvé, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux...» (*Exode*, XX, 2-5, traduction de B. Courroyer dans la *Bible de Jérusalem*, éditions du Cerf.)

Ces interdits expliquent l'absence en particulier, dans l'art juif, de la statuaire – sauf récemment. Mais il arrive que l'on donne une bien plus grande extension à ce commandement. C'est ainsi que, rendant visite, lors de l'une de nos missions archéologiques annuelles à Jérusalem, au professeur Nahman Avigad, de l'Université hébraïque de Jérusalem, dans son bureau situé au milieu de ses fouilles sur la colline occidentale de la vieille ville de Jérusalem, nous y avons assisté à une discussion édifiante. De jeunes élèves rabbins contestaient que N. Avigad ait pu découvrir sur cette colline voisine de celle du Temple, dans les ruines de ce quartier détruit au cours de la Première Guerre (ou Révolte) juive (66-70 de notre ère), une *menorah* (chandelier à sept branches) représentée sur un fragment de plâtre. À cette contestation, N. Avigad répondit, avec un fin sourire, que ce chandelier était gravé – donc se trouvait en creux et non pas en relief – dans ce fragment de plâtre ! En revanche, les mosaïques qui, à l'époque byzantine, recouvraient le sol de synagogues de la Galilée – où avait résidé le Patriarche, chef de la communauté des juifs – représentaient,

notamment, des animaux et même des personnages (bibliques ou mythologiques).

Tenter de résumer un ouvrage tel que *L'Art juif* est une tâche délicate. Nous allons donc, plus modestement, citer ce qui en est dit sur la jaquette de celui-ci, présentation à laquelle l'auteur est rarement tout à fait étranger :

«Cent ans de fouilles archéologiques, jalonnées de découvertes inattendues, cinquante ans de recherches foisonnantes ont mis au jour des œuvres d'une telle qualité qu'il n'est plus possible de les considérer comme de simples reflets des grands courants artistiques ou comme des produits de circonstance d'un artisanat populaire. Du berceau de la religion juive, au cœur du Moyen-Orient [il serait plus exact de dire : «du Proche-Orient», celui-ci comprenant tous les pays asiatiques de langues sémitiques, le «Moyen-Orient» commençant donc avec l'actuel Iran], jusqu'à Marc Chagall, l'un des plus grands noms de l'art du XX^e siècle, un parcours exceptionnellement riche et divers est proposé au lecteur. Les sites archéologiques révèlent des édifices, mosaïques et fresques, comme à l'emplacement même du Temple de Jérusalem ou sur les rives de l'Euphrate, à Doura-Europos, où les peintures de la synagogue offrent les premiers jalons de la longue histoire de l'imagerie biblique, qui demeura le thème majeur de l'art européen pendant plus d'un millénaire.

«Dans l'Europe médiévale, l'enluminure, refuge de toutes les aspirations esthétiques, devint le domaine de prédilection des artistes qui perpétuèrent ainsi, du X^e au XV^e siècle, les traditions anciennes communes. Aux XVI^e et XVII^e siècles, les objets rituels (*ketoubah* [contrat de mariage], lampes de *hanoukah* [fête des lumières]...) connurent à leur tour une véritable floraison. La pérennité des formes et l'insistant rappel des symboles assuraient la spécificité d'une production que les courants artistiques locaux ne cessaient de diversifier.

«Si les synagogues, à Venise, Cavaillon, Londres, Amsterdam, Prague, Budapest ou bien encore Vienne, témoignent d'une permanence des préoccupations religieuses, l'art juif subit la laïcisation apportée par le siècle des Lumières : l'art moderne et contemporain, résolument séculier et subjectif, exprime, tout au plus, les relations personnelles que l'artiste entretient avec sa tradition. S'épanouissent alors les talents de Pissarro, Soutine, Pascin, Man Ray et Rothko...

«Présent dans la civilisation européenne à travers ses concepts, ses méthodes et grâce à la pensée qui a inspiré les œuvres, l'art juif révèle au-

delà de la culture juive des aspects fondamentaux de l'art européen.»

Et l'auteur précise dans son ouvrage, en page 9 : «Rendre accessibles les productions artistiques d'une civilisation de trois mille ans a nécessité de nombreuses compétences. Aussi sommes-nous heureux d'avoir obtenu le concours d'éminents collègues dont les connaissances complètent les nôtres : de Dominique Jarrassé, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand, pour l'architecture des synagogues médiévales et modernes, de Ziva Amishai-Maisels, professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem, pour la peinture moderne et contemporaine. Qu'ils soient vivement remerciés d'avoir accepté cette collaboration. Dans la partie consacrée aux sites, cet ouvrage est particulièrement riche en informations, dont certaines sont peu connues, voire inédites : Ronny Reich, archéologue attaché au Département des antiquités du Musée d'Israël et enseignant à l'Institut d'archéologie de l'Université hébraïque, a bien voulu se charger de fournir les données les plus récentes sur les synagogues antiques d'Israël. Rudolf Klein, professeur d'architecture actuellement en poste à Budapest, a mis à notre disposition les documents réunis au cours de ses voyages sur les synagogues d'Europe centrale et de l'Est qui, jusqu'à ces dernières années, restaient d'un abord difficile. Nombre de ces synagogues sont publiées ici pour la première fois. Les conseils de Nicolas-Jean Sed ont permis d'apporter à ce livre de nombreuses améliorations.»

Au milieu des louanges que mérite un tel livre, nous glisserons trois légères critiques archéologico-historiques.

D'une part, en l'an 70 de notre ère, à la fin de la Première Guerre (ou Révolte) juive, ce n'est pas le «Second Temple» de Jérusalem qui fut détruit, mais le «Troisième» ; en effet, le premier fut construit par Salomon, le deuxième au retour de l'exil à Babylone et le troisième par Hérode le Grand. Telle est la réalité archéologique et historique, même si, d'un point de vue théologique, il existe une indéniable continuité entre l'époque du deuxième Temple et celle du troisième.

D'autre part, en ce qui concerne l'orientation des synagogues de Massada et de l'Hérodiad (ou Hérodiadion), évoquée dans les pages de cet ouvrage qu'il consacre aux «Synagogues antiques», R. Reich prétend que celle de Massada a son bâtiment «orienté vers Jérusalem» et que, s'agissant de celle de l'Hérodiadion, l'orientation de cette synagogue n'a pas de signification, puisqu'elle était installée dans un local existant». En fait, ces synagogues, qui

sont antérieures à la destruction, en l'an 70, du Temple de Jérusalem, ont leur façade, comme celle du Temple lui-même, tournée vers l'Orient, très précisément à l'Hérodium, qui est une butte en grande partie artificielle, moins précisément à Massada, à cause de l'irrégularité naturelle du bord occidental du rocher, bord près duquel elle a été construite. Et ce n'est qu'après la destruction du Temple que les synagogues furent tournées vers Jérusalem, en mémoire du sanctuaire détruit (voir en particulier, à ce sujet, l'archéologue israélien Gideon Foerster, qui a notamment travaillé à l'Hérodium depuis que, en 1967, après la «Guerre des Six Jours»,

ce site est passé sous contrôle israélien ; voir aussi notre article, *À propos des deux plus anciennes synagogues actuellement connues de Palestine*, dans la *Revue des études juives*, tome 144, fasc. 1-3, pp. 297-301, janvier-septembre 1985).

Enfin, nous ne saurions suivre l'auteur lorsqu'elle écrit : «Aucun indice ne permet de supposer que les insurgés ont réellement occupé Jérusalem, ne fût-ce que provisoirement. Alors que des lots importants de monnaies furent découverts à Hérodion, à Hébron et dans ses environs, à Dahariyeh et à El Fawar, aucune pièce ne fut trouvée à Jérusalem». Car, d'une part, la plupart des spé-

cialistes de l'histoire ancienne de la Palestine ayant traité de cette question postérieurement aux découvertes effectuées dans des grottes du désert de Juda, concernant la Seconde Révolte juive, ont estimé que Jérusalem était tombée aux mains des hommes de Bar-Kokhba pendant la Seconde Révolte juive (132-135 de notre ère). En toute logique, cette opinion conduisait à faire l'hypothèse que Bar-Kokhba restaura l'ancienne religion et rétablit le sacerdoce et les sacrifices jusqu'à ce que l'insurrection fût noyée dans le sang par les Romains (voir notamment, à ce sujet, la contribution d'André Caquot intitulée *Le judaïsme depuis la captivité de Babylone jusqu'à*



1. Le pavement de la synagogue de Beth-Alpha (Galilée) : mosaïque du VI^e siècle de notre ère. En haut, le zodiaque ; au milieu, le char du Soleil.